

J'ai beau chercher, on ne trouve pas de l'or où il n'y a que du plomb. Tout mon travail n'a réussi qu'à produire le récit des contrariétés qui me sont arrivées dans un voyage. J'espère cependant qu'elle en sera satisfaite, en attendant que je puisse lui en présenter de meilleurs.

LE VOYAGE IMPROMPTU.

Mon père demeurait à Toronto et m'avait promis qu'aux vacances, il me ferait monter auprès de lui pour voir la chute de Niagara, le muséum de cette ville et les autres curiosités du Haut-Canada. Jugez si j'attendais avec impatience l'arrivée des vacances. Mais avant cet heureux terme il fallait subir un rigoureux examen et comme ordinairement on ne fait pas à un écolier le reproche de le désirer avec trop d'ardeur, je n'aurais pas été fâché d'y échapper.

Au milieu de ces perplexités que je n'ai pas besoin de décrire à mes confrères, un heureux hasard vint combler tous mes vœux. Environ un mois avant la fin de l'année j'appris qu'un des prêtres du collège (j'étais alors au collège de St. Hyacinthe,) devait monter à Toronto pour des affaires importantes. Aussitôt je conçus le dessein de l'accompagner; mais il fallait auparavant en obtenir la permission. J'allai donc trouver Mr. le Supérieur et lui expliquai le sujet de ma visite. Il en parut tout étonné et me renvoya sans réponse directe. Je ne fus pas déconcerté; je retournai plusieurs fois à la charge; la veille du jour décisif, j'obtins ce que je demandais. Combien d'écoliers n'envièrent-ils pas mon sort ?

Le lendemain matin, le son de la cloche ne me surprit pas entre les bras de Morphée; depuis longtemps j'étais éveillé, roulant de vastes projets dans mon esprit. Mes préparatifs ne furent pas longs et après avoir changé mon capot d'écolier pour l'habit yankee, (car là haut les nervures ne sont pas à la mode,) je fis mes adieux. Ah! ce fut là que j'en fis une provision de compliments pour celui-ci, d'amitiés pour celui-là & c. et moi je me croyais déjà un homme d'importance parce que j'entreprenais un voyage de 390 milles.

Après un bon déjeuner Mr. et moi nous primes place dans les chars qui nous eurent bientôt fait perdre de vue les écoliers et le collège. Je n'eus pas beaucoup de gaieté pendant le trajet; car quoique je fusse bien content d'aller à Toronto, je regrettais beaucoup le collège et les amis que j'y laissais, bien persuadé que j'étais de ne les plus revoir.

Ce mélange d'espérances et de regrets nous conduisit jusqu'à Loughe où nous attendait le bateau à vapeur, et bientôt nous fûmes à Montréal. Là je me séparai du Rvd. Mr. qui me servait de

Mentor pour aller visiter quelques parents et amis que j'avais en cette ville.

Dans l'après midi j'allai le rejoindre pour continuer le voyage mais avant de partir, il me conduisit au bureau télégraphique pour savoir si l'état des affaires réclamait sa présence à Toronto. Jusque-là, entièrement occupé du bonheur qui m'attendait, je n'avais pas songé que mon voyage n'était que sous condition et sous une condition bien risquée.

En attendant la réponse j'étais passivement inquiet: je me disais moi-même. Si la réponse est négative, il faudra retourner au Collège; et que diront les écoliers s'ils me voient revenir si tôt, moi qui étai parti pour un si long voyage? Ils riront de moi et ce sera avec raison. . . Mes craintes n'étaient que trop bien fondées; la réponse fut négative et il fallut se résoudre au retour. Que d'espérances détruites! Que de projets dans le néant! Ah! bon Lafontaine, si je savais rimer, j'aurais de quoi rivaliser avec ton immortel *Pot-au-lait*.

Trompé dans mes desirs je tâchai d'y trouver au moins une petite consolation; Eh! me disais-je, pourquoi me lamenter? j'ai toujours bien attrapé un beau grand congé et d'ailleurs mon voyage n'est que retardé. Mes infortunes n'étaient pourtant pas finies; le proverbe dit: *un malheur n'arrive jamais seul*. Arrivés à St Hyacinthe nous rencontrons un prêtre qui était venu au-devant de nous avec une voiture; car comme il avait, lu toute la journée, les chemins étaient horriblement mauvais. Il n'y avait que trois places dans la voiture; les deux prêtres se placèrent dans le siège de derrière et moi je pris les rênes. Comme il ne m'arrivait que rarement d'être cocher, je n'avais pas beaucoup d'expérience au métier. Si par hasard il m'arrivait de rencontrer une petite mare d'eau, je tirais si vigoureusement les rênes, que le cheval, prenant cela pour un stimulant partait au galop. Alors *plique . . . plaque . . .* il fallait le voir nous couvrir d'un déluge de boue. Je faillis plusieurs fois faire faire le saut de la carpe aux Messieurs qui avaient eu l'imprudence de remettre leur vie entre mes mains inhabiles.

Enfin, tant bien que mal, nous voilà arrivés au Collège. On ne nous eut pas plutôt aperçus que l'air retentit du son de la trompette, et de tous les côtés on entendait: *Tiens! vois donc le voyageur est revenu . . . Houra! pour le Torontonaise; comment cela va-t-il? La chute de Niagara est-elle jolie? . . . Comme il est changé! Il y a si longtemps qu'on ne l'a pas vu!* Et moi, comme je savais que l'impatience contre les railleries n'est que de l'huile jetée dans un brasier, je pris parti d'en rire le premier et le plus fort

Telle fut l'issue de mon grand voyage de 390 milles accompli en un jour.

COLLEGE.

Habitudes de Louis Napoléon.

Il se lève à 7 h. en été et à 8 h. en hiver, il examine les livres et document d'importance; distribue les affaires de la journée entre ses assistans; reçoit son médecin à 9h; se promène dans l'Elysée; parcourt les journaux, surtout les anglais; reçoit en audience spéciale entre 10 et 11h et prend alors un léger déjeuner. Il préside ensuite le conseil des ministres. Il se promène à cheval ou en voiture environ une heure et demie par jour et dîne à 6h avec un bon nombre de personnes de distinction de la France ou des pays étrangers. Il va au théâtre ou au bal et travaille fort tard dans la nuit.

Lorsque l'*Oreste* de Voltaire parut pour la première fois, le 12 février 1750, l'affluence fut grande à la représentation, et l'on mit sur les contremarques des billets de parterre; les lettres suivantes:

O. T. P.

Q.

M. U. D.

qui signifient ce vers d'Horace:

Omne Tulit Punctum Qui Miscuit Utile Dulci.

Un plaisant interprète, ces signes de la manière suivante:

Oreste, Tragédie Pitoyable, Que Monsieur Voltaire Donne.

A VENDRE

AU BUREAU DE L'ABELLE.

DES MOIS DE MARIE; deuxième édition revue, corrigée et même augmentée. Vous trouverez dans ce petit volume renfermant 72 pages, tout ce que peut exiger la piété la plus sincère envers Marie, et tous les exercices du mois qui lui est spécialement consacré: méditations, prières, oraisons jaculatoires, exemples des vertus que l'on doit chaque jour s'efforcer de mettre en pratique durant ce temps. &c. &c.

Le prix en est de six sols.

Aussi des CATALOGUES pour 1852.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

Chez les Externes, M. J. CORÉ.

A la petite salle, M. E. TARDIEU
Au collège St. Hyacinthe, Mr. ADOLPHE JACQUES.

L. C. O. Grézier Gérant.